L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 28 DECEMBRE 1891. 65ème Année

Unfour & Demnet, Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Master.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 28 DECEMBRE 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les prix ci-dessus.

EDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par James F. Guinault, au No 168 de la rue Dauphine, un lot de meubles de maison, ustensiles de cuisine, etc.

Par le Shérif, au local No 277 rue St-André, tous les meubles et effets mobiliers contenus dans le dit local.

Les microbes bienfaisants.

Chez les microbes, c'est comme chez les hommes : il y en a de mauvais et il y en a de bons. Les uns sont nos pires ennemis, mais les autres sont nos amis, nos collaborateurs et nos alliés. A côté du microbe malfaisant—qui est le microbe classique et légendaire—il y a le microbe innocent, voire même le microbe utile.

N'oublions pas que si les microbes sont les artisans des contagions, des épidémies et des pestilences, ils sont aussi les agents exclusifs et nécessaires de toutes les fermentations généralement quelconques.

Ce sont eux qui fabriquent, en cette qualité, pour notre compte, le vinaigre, la bière, l'alcool, le miere, la crème, le beurre, le fromage, etc. Ce sont eux qui donnent au vin son bouquet, qui permettent au pain de lever, au chanvre de rouir. Ce sont eux qui, en opérant la décomposition des choses mortes, reconstituent au Grand Tout les éléments qui les constituaient et qui peuvent ainsi figurer de plus belle dans de nouvelles combinaisons vitales. Ce sont les ferments, c'est-à-dire les microbes du sol, qui rendent la végétation possible, en élaborant les nitrates et l'ammoniaque et en mettant les plantes en état de fixer, directement ou indirectement, l'azote atmosphérique. La vigne et le blé, le maïs et le betterave, le riz et le houblon sont pertinemment l'œuvre de ces microscopiques agriculteurs et de ces chimistes impalpables.....

Sans eux, l'homme mourrait d'inanition, faute de combustible à mettre dans la machine.

C'est même une question de savoir si, sans eux, il aurait pu vivre....., ou seulement naître, jamais.

En matière de fermentations, en effet, s'il faut beaucoup de bonne foi, il faut davantage encore en prendre. Sans doute, la maladie est presque toujours une fermentation ; sans doute, la mort elle-même n'est également qu'une fermentation, la pire de toutes, puisqu'elle est définitive et se traduit par l'irrémédiable dissolution. Mais, en revanche, la vie paraît être, elle aussi, une fermentation ou plutôt un chassé-croisé de fermentations enchevêtrées. De telle sorte que, si nous mourons par le microbe, c'est en revanche, par lui que nous vivons :

Et s'il n'existait pas, il faudrait l'inventer !

On a soutenu—n'est ce point M. Béchamp ?—que nos cellules elles mêmes, c'est-à-dire l'étoffe de notre substance corporelle, de nos tissus et de nos organes, n'étaient autre chose que des *microzymas* *sui generis*, auxquels compte, vous, moi, n'importe qui, nous ne sommes chacun, en dernière analyse, qu'un paquet de bactéries plus ou moins étroitement fédérées et faisant plus ou moins bon ménage.

Sans aller jusque-là, il est à peu près acquis aujourd'hui que c'est aux *ferments* de la bouche, de l'estomac et de l'intestin que revient l'honneur de libérer et régulariser complaisamment des fonctions digestives. Les expériences de MM. Charles Richet, Duclaux, Bourquelot, Dastre, Reynard, Chantemesse, Frémon et *tutti quanti* ne laissent guère de doute sur ce point. La salive, le suc gastrique et les liquides intestinaux doivent à leur présence, à leur action, aux réactifs qu'ils secrètent, leurs propriétés particulières. La preuve en est que quand on les élimine, le travail de la digestion en est *ipso facto* paralysé ou ralenti. C'est leur mystérieuse cuisine qui transforme l'amidon en glucose, la cellulose en sucre, les matières albuminoïdes en peptones, et qui amène ainsi le bol alimentaire à l'état de chyle assimilable. C'est là même les microbes en coopèrent-ils dans une large mesure à ces opérations du foie, cette rafineurie incroyable.....

Il y a tout lieu de supposer que les vertus cynégétiques et somnifères de certaines eaux minérales, que la seule analyse chimique est impuissante à expliquer, sont pareillement œuvre microbienne. Telle est au moins la thèse que soutenait naguère, avec une verve éloquente, le docteur Schlesmer, devant le "Congrès international d'hydrologie", —et tout conspire à faire croire que le docteur Schlesmer avait raison.

Pas plus que les autres eaux, en effet, les eaux minérales ne sont exempts de parasites. Ce sont des *cyanophycées* et des *beggiatoas* qui fixent le soufre des sources pyrénéennes. On a trouvé dans l'eau de Vichy des *micrococci* doués du pouvoir de fluidifier le lait et de "peptoniser" l'albumine, à la façon des sucs digestifs ; il paraît même que les espèces varient avec les sources, le *micrococcus* de la "Grande Grille" n'étant pas le *micrococcus* de "Saint-Yorre" ou des "Célestins", dont, parallèlement, les *effets* diffèrent.

Quand on connaît le rôle considérable que jouent les microbes dans la transformation de nos aliments, quand on sait, d'autre part, que, transportées loin de la source, les eaux minérales perdent le meilleur de leurs propriétés, dont le maximum se manifeste toujours au point d'émergence, n'est il pas naturel de conclure que ces microorganismes ne sont pas étrangers à l'action thérapeutique de l'eau de Vichy dans les affections de l'estomac, des intestins et du foie ?

Ce qui a été résumé pour la force digestive, qui sait si on le tènaura pas pour les autres énergies physiologiques—jusqu'à et y compris l'amour ? Qui sait si, demain, quelqu'un ne saura pas mettre également en pastilles révivifiantes les ferments de la virilité ? Qui sait, en fin de compte, si ce n'est pas à des microbes ancoyes que le philtre de M. Brown Sequard, dont on célébrait encore hier le décisif triomphe—et la Xola Bâh doivent le plus clair de leurs vertus galvanisatrices et rajeunissantes ? Qui sait si ce n'est pas d'un vibrion inaccoupcoué, plutôt encore que du singe, que nous sommes issus !

Joli mot d'une femme d'esprit, qui avait gardé des traces tardives, mais qui avait abdiqué toute coquetterie dès la quarantième année :

Un adorateur attardé la complimentait :

—Vous êtes charmante, ce soir.

—Merci, mon ami ; seulement, autrefois on n'ajoutait pas : *ce soir*.

Un couple assez baroque, c'est le ménage X.... Le mari, brave homme ; la femme, poseuse incorrigible, dont la nature vulgaire cherche toujours à se donner des attitudes poétiques.

—Moi, disait-elle en minaudant, je mange comme un oiseau.

—De proie ! fit le mari à l'oreille de son voisin.

Scène de famille.

—Voyons, ma fille, sois raisonnable, et marie-toi avec M. Beaucoq.

—Jamais ! jamais ! ... Il ne peut pas épouser un homme qu'on n'aime pas.

—Ah ! ça, est-ce que tu crois que j'ai jamais aimé ton père ?

Entendu dans un omnibus :

Une vieille dame.—Il paraît que l'on va ouvrir de nouveaux cimetières dans la banlieue.....

Un farceur.—Oui, madame. On fera même six cents francs de reste viagère au premier qui les étonnera.

La vieille dame.—Vous verrez que ça tombera encore sur quelqu'un qui n'en aura pas besoin !

FEUILLETON.

LES

Deux Madeleine

GRAND ROMAN INÉDIT

—PAR—

CHARLES MÉROUVEL.

TROISIÈME PARTIE.

LE TESTAMENT D'UNE MERE.

(Suite.)

Si on pouvait l'atteindre dans sa bourse, ce qui devait être son endroit sensible, ce serait une bonne revanche qui n'était peut-être pas impossible.

Bourailie y songeait.

Mieux vaut tard que jamais.

A quelle part les enfants de Philippe Valencourt, légitimés ou non, avaient-ils droit ? Tout était là.

Bourailie se réjouissait d'avance de l'entretien qu'il aurait avec ce loup cervier de François Valencourt, entretien dans lequel il tenait, comme disent les paysans, le bon bout.

Près, l'Espagnol voyageur, qui n'avait pas amassé de mousse en roulant d'un continent à l'autre, regardant tour à tour, en fumant cette cigarette qui ne s'éteint jamais dans la bouche d'un Navarrais, laboureur, torero ou contrebandier, le paysage qui changeait incessamment à sa portière et la bonne figure rougeaude du greffier qui lui faisait face.

A cinq heures cinquante, le train entra en gare de Paris et les deux voyageurs s'installèrent au bout d'un instant dans un des nombreux hôtels qui avoisinent le chemin de fer de Lyon.

A sept heures trois quarts, Bourailie, rasé de frais, pimpant dans sa redingote des grands jours, épanoui et radieux, toujours escorté de son Espagnol qu'il gardait avec sollicitude, comme pièce à conviction, faisait les cent pas devant le restaurant de Bridant, une célébrité dont l'éclat est allé en diminuant et qui ne respirait de notre époque ont transformé en succursale de ces bouillons démocratiques où l'on se nourrit d'un rata indistinct en s'abreuvant de vins confus dont le bouquet uniforme est dû au génie des vignerons de Bercy.

Les deux hommes étaient là depuis dix minutes, examinant les bronzes de Barbedienne ou les passants et surtout les passantes qui foulaient l'asphalte de ce carrefour trop fréquenté, quand un grand jeune, vêtu d'un pardessus noir sur un veston de même couleur, à la tournure de militaire en civil, aux yeux de velours, fort comme un cuirassier et doux comme une fille, vint à eux et, sans mot de la traite, embrassa le greffier de Pougny sur les deux joues.

—C'est vous ? dit-il. Comment vous êtes-vous décidé à quitter Pougny ?

—Tu sauras ça. En attendant, dînons.

—Volontiers.

Philippe Arbaud se livrait à des efforts surhumains pour dissimuler les angoisses qui le torturaient, en examinant avec curiosité l'Espagnol.

—Quel est ce compagnon ? demanda-t-il au greffier.

—Je t'expliquerai..... plus tard.

—Vous allez rester longtemps à Paris ?

—Voudrais-tu déjà m'en chasser !

—Non pas..... mais je suis si étonné de vous voir.....

—Dînons, répliqua Bourailie en s'engageant dans l'escalier qui conduit à ces salons du premier étage où le tout Paris qui s'amuse a défilé jadis.

Les deux hommes escaladèrent les marches creusées par tant de générations de clients et s'établirent près d'une fenêtre donnant sur la rue Montmartre au fond.

Bourailie était dans une veine de prodigalité.

Il commanda de tout, des huîtres, un poisson extraordinaire, des perdreaux.

Philippe Arbaud n'en revenait pas.

—Mais c'est trop, disait il je ne vous reconnais plus.

—Laisse donc, répondait Bourailie, c'est fête ce soir.

Pour un rien, il aurait ajouté, comme certains administrateurs de sociétés véreuses où l'on jette l'argent à toutes les filles :

—C'est la princesse qui paie !

La princesse pour eux, c'est la caisse où coule l'argent des autres.

La princesse pour Bourailie, c'était cette succession hypothétique qu'il venait revendiquer pour ses pupilles, autant dire pour ses enfants, et avec laquelle il comptait ramener la gaieté sur le visage de son futur docteur et surtout sur la figure douce tant regrettée de sa préférée, de sa Madeleine qui n'aurait plus de raison de la quitter et de poursuivre ses chimères.

Bourailie était donc en passe de folles dépenses.

Pour une fois, on peut rompre avec les meilleurs habitudes.

Puis, il avait une autre raison de se commander un festin.

Il n'était pas fâché de s'étonnerait un peu, de se monter la tête, de se donner du cœur pour la discussion qu'il se proposait d'entamer au plus tôt et qu'il prévoyait orageuse.

—Vous ne me dites pas toujours ce que vous venez faire à Paris, mon oncle ! demanda Philippe, au fruit.

Mon oncle ! le terme d'amitié que Madeleine employait quand elle voulait faire sourire son tuteur.

Bourailie faillit éclater de contentement.

—Tu n'as pas besoin de le savoir, dit il distraitement en pensant qu'il entendrait bientôt ce mot amical de la bouche de la belle blonde.

—Ça doit donc un grand secret ? reprit le jeune homme.

—C'est un pour le moment.....

—S'agit-il de ma sœur ?

—Oui.

—Vous savez où elle est ? dit Philippe vivement.

—Non, mais je compte le savoir bientôt.

—Quand donc ?

—Demain peut-être. Patience ! Tout viendra en son temps.

L'étudiant garda le silence.

Après tout il ne questionnait Bourailie que par manière d'acquit, pour dire quelque chose, pour cacher autant que possible la tristesse dont il était frappé.

Il ne soupçonnait qu'à son entrevue avec Thérèse.

Qu'allait-il apprendre ? Dans quel état la trouverait-il ?

C'était son seul souci.

Perès dévorait en conscience et ne prononçait pas deux paroles.

A neuf heures cinquante, les trois compagnons levèrent le siège, au grand contentement de Philippe, qui voyait approcher avec inquiétude l'heure de son rendez vous.

Par bonheur, après quelques pas sur le boulevard, Bourailie manifesta le désir d'aller dormir tandis que l'Espagnol, ahuri par le mouvement de ce Paris où il n'était jamais venu, allumait machinalement sa trentième cigarette.

Avant de lui rendre sa liberté, Bourailie passa son bras sous celui de son élève.

—Pourrais-tu me dire, lui demanda-t-il, où se trouve l'hôtel de Blangy ?

Philippe se redressa brusquement.

—Vous avez besoin de le savoir ?

—Par curiosité, hé ! J'en ai entendu parler là-bas.....on prétend qu'il est superbe.....

—Il y en a de plus intéressants à voir.

—N'importe.....Où est-il ?

—Mais.....

—Tu dois le connaître.....il est dans ton quartier.

—C'est vrai.

L'étudiant fit semblant de chercher.

—Attendez.....rue de Lille..... en face des Tuileries.....

—Rue de Lille..... Bon..... fit Bourailie..... Au surplus tu as raison..... Je ne sais pas pourquoi j'y pense. Bonne nuit !

—A demain..... j'irai chez toi, dans l'après-midi..... Le matin..... j'ai affaire.

Ils s'embrassèrent de nouveau et s'en allèrent chacun de son côté. Bourailie convoitait de l'œil sa pâtée à sonviction.

Mais dès qu'il eut quitté son tuteur, Philippe Arbaud pensa :

—Bourailie est tout drôle..... Que se passe-t-il donc ?

L'omnibus de la Madeleine arrivait ; il y monta.

Quelques instants après, il se dirigeait d'un pas rapide vers le quai d'Orsay.

VI

LA VEILLÉE DES ARMES.

Paris est la ville des miracles.

En quelques jours, Adam Smith aurait pu meubler l'appartement qu'il avait choisi comme un palais.

Mais ce n'était pas un séjour luxueux qu'il voulait, c'était un campement sur le champ de bataille et un observatoire d'où il pût suivre les événements, les surveiller et au besoin y prendre part.

Il comprenait que la fin de cette lutte dont il ne connaissait qu'imparfaitement les causes s'approchait. Le combat toucharait à son terme.

Sa curiosité était surexcitée violemment.

Son caprice, ou mieux son amour pour Madeleine, l'étaient davantage.

Comme Bourailie il se demandait si, malgré sa promesse, il n'était pas temps d'intervenir et de se jeter dans la lutte entre sa belle compagne de route et ce François Valencourt pour lequel tout ce qu'il avait entendu dire, tout ce qu'il savait, le crime dont il avait la preuve, lui inspiraient le plus profond mépris et la plus vive aversion.

Au moment où Philippe Arbaud quittait Bourailie au boulevard Montmartre et se dirigeait vers le quai d'Orsay, pour courir à son rendez vous, une jeune femme vêtue de noir, soigneusement enveloppée dans une pelisse sombre et jetant à droite, à gauche et en arrière des regards pour s'assurer qu'elle n'était pas espionnée, se glissa par la grande porte de l'hôtel de Blangy, à demi entrouverte, dans la rue de Lille, et après avoir fait un détour vers le boulevard Saint Germain pour dépister ceux qui auraient été tentés de la suivre, elle revint précipitamment vers la maison occupée par l'Américain et sonna.

Il était à ce moment dix heures environ.

—M. Adam Smith ! demanda-t-elle sans lever son voile.

—Au troisième, la porte à gauche.

Elle monta l'escalier rapidement et toucha le bouton d'une sonnette électrique.

Ce fut le mulâtre qui ouvrit.

—M. Smith ? répéta-t-elle.

—C'est lui.

—Dites lui qu'une dame désire lui parler.

—Suivez-moi.

L'Américain était au coin du feu, dans sa chambre, au ce semblable à une boutique de tapissier.

Lorsque la visiteuse découvrit son visage, il poussa un cri de surprise :

—Vous !

—Moi. J'ai à vous parler.

Il s'empressa d'attirer un fauteuil auprès de la cheminée et de le débarrasser des étoffes dont il était encombré.

—Vous me voyez en camp volant, dit-il. Je tiens ma parole : On vous irez, j'irai. Vous vous êtes à l'hôtel de Blangy, je suis votre voisin.

—Tant mieux, fit-elle brièvement, car j'ai besoin de vous !

—Courez-vous quelque danger ?

Elle secoua la tête.

—Non ! Dieu merci ! Je suis cuirassée contre le péril. Le hasard m'a servi ou plutôt la justice d'en haut me protège. Je touche à mon but !..... Je devrais en être heureuse.....

—Et vous ne l'êtes pas ?

—C'est vrai.

Elle ajouta d'un air sombre :

—J'ai un crime sur la conscience et il me pèse.....

—Lequel ?

—La mort de ce jeune homme !..... Vous me comprenez !.....

—Ce n'est pas vous qui l'avez frappé ?

—Non sans doute..... Pourtant si j'avais voulu, il vivrait encore..... J'ai excité la jalousie d'un exalté..... Je me suis fait un malin plaisir de le rendre fou..... Ce n'était pas difficile..... Que voulez vous ?..... Je haïssais ce jeune homme..... Je le haïssais à cause de son père et de sa mère, à cause de son origine, pour l'amour prétendu qu'il m'exprimait avec tant de cynisme, comme si j'avais été une chose à vendre..... Je le haïssais en un mot ! La colère m'aveuglait ! Depuis que j'ai vu cette tombe s'ouvrir, j'ai perdu confiance en moi-même ! Je me demande si j'ai le droit de me faire justice moi-même..... Pourtant je me le suis juré et je l'ai promis à un autre.....

—A qui ?

—A une morte.

—Votre mère ?

Elle s'inclina.

—Comment le savez-vous ? demanda-t-elle.

—Je l'ai deviné. Vous ne vous appelez pas Madeleine Arbaud !

—Si. Mais il est un autre nom que je veux reprendre..... Celui de mon père..... Vous êtes mon ami !.....

—Pour toujours.

—Et bientôt j'ai besoin de votre aide. Je crois que je ne faibirai pas, mais qui sait ? je suis femme et j'ai des adversaires puissants.....

—Que faut-il faire ?

—Je vous le dirai, mais auparavant, comme je ne veux pas que vous me méprisiez, comme je tiens à votre estime et que je sens toucher jusqu'au fond du cœur de votre amitié, il faut que vous sachiez tout. Vous me jugerez ensuite. Chez vous, on est obligé souvent de se défendre soi-même..... Moi seule, sans appui, j'ai entrepris un œuvre de réparation et de châtiment. Ecoutez-moi donc.

Alors elle lui raconta à grands traits l'histoire de sa mère, en liaison avec Philippe Valencourt, son amant d'abord, son mari ensuite ; la scène de l'hôtel de Chambeyre dans laquelle la marquise de Blangy, en bulle cœur, lui avait révélé le motif de sa haine ; comment on l'avait chassée après avoir brûlé les lettres du mari, dernière chance de la veuve et des orphelins ; l'offre insultante de François Valencourt d'une pension misérable de six mille francs quand il volait des millions et encore avec la condition de renoncer à tout pour elle et ses enfants, même au nom qui leur appartenait ; enfin le dévouement de Vincent Arbaud, sa générosité, et le désespoir de la malheureuse femme qui l'avait conduite, elle au suicide et lui à la folie.

Est ce qu'on pouvait laisser de tels crimes impunis ?

Elle s'était donc expatriée ! Elle était allée chercher où ils se trouvaient les moyens de la venger et punir ! Elle avait attendu l'heure propice ! Cette heure sonnait enfin !

—Si je n'avais pu pénétrer chez ce misérable, dit-elle en terminant, je l'aurais poignardé dans la rue !

Adam Smith la regardait avec enthousiasme.

Elle était bien la femme selon son cœur !

—Ah ! vous ne saurez pas, reprit-elle, ce qu'une femme Corse contient de patience et de volonté ! Nos aïeux conservaient leurs haines pendant des siècles et le sang versé ne les apaisait pas ! Je n'ai pas leur force et je faiblis déjà..... Soutenez-moi.

—Comment ?

Elle rapprocha son fauteuil de celui de l'Américain.

Longtemps elle lui parla à voix basse, comme si elle eût craint que les murailles n'entendent des choses.

A mesure qu'elle parlait, la physionomie d'Adam Smith, d'abord inquiète, prenait une expression de satisfaction.

Du geste il approuvait la jeune fille, et quand elle eut fini, il lui prit la main et la serra longtemps dans la sienne.

—Ainsi vous m'approuvez ? demanda-t-elle.

—Je vous admire.

—Vous me préterez votre appui ?

—De toutes mes forces.

—Donc, demain ?

—Je serai là.

—Ensuite vous pourrez reprendre le chemin de Boston !

Il sourit.

—Et vous ? répliqua t-il.

Elle fit un geste d'incertitude.

—Qui peut dire où je serai demain à pareille heure ? murmura-t-elle.

Elle se levait.

Il n'essaya pas de la retenir.

—Allez, dit il, et que Dieu vous aide !

—Dieu veut qu'on pardonne, et je me venge !

Il ne répliqua rien.

Elle lui avait dit :

—Si je ne punissais pas aussi cruellement, je ne retrouverais jamais le calme de l'âme et je croirais que ma mère me mandirait comme elle a été maudite elle-même !

Il la reconduisit au seuil du vestibule et au moment où elle allait sortir, elle lui dit :

—J'oublliais.....

—Quoi donc ?

—Une dernière prière.

Elle prit dans son manchon un cahier rouié, muni avec un ruban solide.

—Voilà mon excuse, dit-elle. On pourrait me l'enlever, car qui peut savoir ce qui arrivera. Voulez-vous me la garder !

Il lui serra une dernière fois la main.

—Ce soir, quand vous serez seul, lisez ! reprit-elle. Ensuite vous me jugerez. C'est le testament de ma mère !

VII

LE SECRET DE MORT.

La chambre de mademoiselle de Blangy était située sur le jardin de l'hôtel.

Deux grandes fenêtres y laissaient pénétrer au printemps la lumière, l'air et le parfum des fleurs.

Mais on était en hiver.

En jour, par les hautes croisées. Thérèse ne voyait que le ciel de mer qu'on perçoit en les poloques jaunies sur lesquelles les dernières feuilles sèches s'éparpillaient en nuitle petites taches rousses.

Dans le lointain, au delà des rives de la Seine, les fatales du jardin des Tuileries laissaient apercevoir dans un brouillard qui les rendait vaporeuses les pâles façades des maisons de la rue de Rivoli.

L'intérieur de la chambre compensait ce que l'extérieur pouvait avoir de mélancolique à cause de la saison.

L'hiver ou du moins la fin de l'automne avec ses tristesses et ses brumes en dehors.

Le printemps régnait en dedans.

Le grand lit capitonné de lampas bleu avec ses couvertures de même nuance, claire et gaie, s'avançait au milieu de la chambre en face de la cheminée dans laquelle un grand brasier brûlait nuit et jour, entre deux portes masquées par des tentures pareilles.

Les rideaux disposés en plis harmonieux tombaient du plafond, doublés de dentelles claires. L'auxer dominait dans ce nid de jeune fille blonde à laquelle tout concourait en apparence.

Les tapis, les sièges bas et moelleux, la pendule, un chef-d'œuvre du dernier siècle, les portraits de jeunes marquises, choisis parmi les plus charmantes du passé, tout était frais, coquet, doux et parfumé.

Et cependant, au milieu de ces délices, cette jeune fille agonisait ou plutôt elle semblait s'éteindre graduellement, sans secousses, comme une lampe dans la quelle l'huile manque.

Jolie toujours, ne laissant pas sortir une plainte de ses lèvres décolorées, elle gisait étendue sous des cascades de soie qui l'abritaient, les bras languissants et frêles enfoncés dans le duvet des couvertures.

Et ses yeux sans vigueur, d'un bleu éteint et maladif, se tenaient ouverts sur la porte située à la droite de son lit, dans l'anxiété de l'attente.

Un léger bruit se fit entendre auprès de cette porte et aussitôt un éclair de joie ranima ces traits charmants où la lassitude était empreinte.

Quand ce grâce à lui, elle était entrée dans cette maison, elle avait reçu ses confidences sans jamais expliquer comment elle s'y prêtait de ses révélations sans la mettre en tiers dans ses actes.

Et les malheurs se succédaient sans relâche autour d'elle !

Les plus sinistres aux yeux de Jason Kerhoët et de Chambly.

La rapidité avec laquelle l'état de mademoiselle de Blangy empirait depuis quelques jours était terrifiante.

Déjà faible et d'une santé vacillante, elle s'était plus que l'ombre d'elle-même. Il ne restait rien de l'éclat.

C'était sur elle que se reportait les sympathies des serviteurs de la famille.

Qui donc aurait en le courage de la haïr ?

Suzanne, l'amie du Breton, était atterrée par les progrès du mal, progrès inexplicables qui déroutaient la science elle-même et la plongeaient dans le plus profond étonnement.

Le docteur Chambay avouait ne s'être jamais trouvé en présence d'un tel cas. Jamais de tels symptômes ne s'étaient offert à ses yeux. Il était contraint de confesser son impuissance. Aucun des remèdes qu'il ordonnait ne produisait le moindre effet.

Il y avait là un fait inexplicable, inouï.

Et point de souffrances, une invincible faiblesse, une langueur défaillante qui n'était pas exemptes de douces rêveries et qui, si on eût pu croire à celui qu'opium procure à ses fanatiques en les énervant et en les plongeant dans la féerie des songes à rêves !

Mais la fin approchait fatale, évidente.

Jason Kerhoët en était épouvanté comme Suzanne qui adorait sa maîtresse, comme la marquise dont l'amour maternel, réveillé par les déceptions de sa vie, avait trouvé un refuge.

Mais les autres ignoraient la cause du mal et ne pouvaient percer ce mystère, lui, il avait des doutes et les enfermait dans son âme, ne sachant que répondre, n'osant accuser Madeleine, sa protégée, la fille de son maître, du seul qu'il soupçonnait, et déplorant les souffrances d'une jeune fille innocente qu'il aurait voulu sauver sans perdre celle dont il comprenait la haine.

Mais Madeleine lui avait dit que le dénouement était proche. Elle avait dit assez, demandé !

Il ne restait donc que quelques heures à attendre.

Jason s'éloignait pensif et gagnait sa chambre située à l'extrémité du corridor, près de celle de son maître.

En passant devant la porte de l'appartement de mademoiselle de Blangy, il s'arrêta.

On n'entendait aucun bruit.

Comme il prêtait l'oreille, des pas légers glissèrent sur le tapis du vestibule. La porte s'ouvrit.

La marquise sortit, blême, défaite, la tête baissée, penchée vers le parquet, vraie statue de la désolation, changée comme si quinze années avaient pesé sur elle en quelques jours.

A la fin de l'été, elle paraissait jeune encore ; quelques rides à peine sillonnaient son visage.

Maintenant, elle semblait courbée en deux, vieillie, grisonnante, s'abandonnant, frappée des coups redoublés qui la tuaient.

Elle passa sans même apercevoir Jason qui salua, rangé contre le mur, et rentra chez elle.

Presque aussitôt, une ombre courut à la petite porte du jardin donnant sur le quai d'Orsay, l'ouvrit sans bruit et, s'adressant à un jeune homme qui se promenait lentement sur le trottoir, dit :

—Est-ce vous, monsieur Philippe ?

—Oui.

—Entrez.

La porte se referma sur eux.

Pas une âme n'errait sur le quai désert.

VII

LE SECRET DE MORT.

La chambre de mademoiselle de Blangy était située sur le jardin de l'hôtel.

Deux grandes fenêtres y laissaient pénétrer au printemps la lumière, l'air et le parfum des fleurs.

Mais on était en hiver.

En jour, par les hautes croisées. Thérèse ne voyait que le ciel de mer qu'on perçoit en les poloques jaunies sur lesquelles les dernières feuilles sèches s'éparpillaient en nuitle petites taches rousses.

Dans le lointain, au delà des rives de la Seine, les fatales du jardin des Tuileries laissaient apercevoir dans un brouillard qui les rendait vaporeuses les pâles façades des maisons de la rue de Rivoli.

L'intérieur de la chambre compensait ce que l'extérieur pouvait avoir de mélancolique à cause de la saison.

L'hiver ou du moins la fin de l'automne avec ses tristesses et ses brumes en dehors.

Le printemps régnait en dedans.

Le grand lit capitonné de lampas bleu avec ses couvertures de même nuance, claire et gaie, s'avançait au milieu de la chambre en face de la cheminée dans laquelle un grand brasier brûlait nuit et jour, entre deux portes masquées par des tentures pareilles.

Les rideaux disposés en plis harmonieux tombaient du plafond, doublés de dentelles claires. L'auxer dominait dans ce nid de jeune fille blonde à laquelle tout concourait en apparence.

Les tapis, les sièges bas et moelleux, la pendule, un chef-d'œuvre du dernier siècle, les portraits de jeunes marquises, choisis parmi les plus charmantes du passé, tout était frais, coquet, doux et parfumé.

Et cependant, au milieu de ces délices, cette jeune fille agonisait ou plutôt elle semblait s'éteindre graduellement, sans secousses, comme une lampe dans la quelle l'huile manque.

Jolie toujours, ne laissant pas sortir une plainte de ses lèvres décolorées, elle gisait étendue sous des cascades de soie qui l'abritaient, les bras languissants et frêles enfoncés dans le duvet des couvertures.

Et ses yeux sans vigueur, d'un bleu éteint et maladif, se tenaient ouverts sur la porte située à la droite de son lit, dans l'anxiété de l'attente.

Un léger bruit se fit entendre auprès de cette porte et aussitôt un éclair de joie ranima ces traits charmants où la lassitude était empreinte.

Quand ce grâce à lui, elle était entrée dans cette maison, elle avait reçu ses confidences sans jamais expliquer comment elle s'y prêtait de ses révélations sans la mettre en tiers dans ses actes.

Et les malheurs se succédaient sans relâche autour d'elle !

Les plus sinistres aux yeux de Jason Kerhoët et de Chambly.

La rapidité avec laquelle l'état de mademoiselle de Blangy empirait depuis quelques jours était terrifiante.

Déjà faible et d'une santé vacillante, elle s'était plus que l'ombre d'elle-même. Il ne restait rien de l'éclat.

C'était sur elle que se reportait les sympathies des serviteurs de la famille.

Qui donc aurait en le courage de la haïr ?

Suzanne, l'amie du Breton, était atterrée par les progrès du mal, progrès inexplicables qui déroutaient la science elle-même et la plongeaient dans le plus profond étonnement.

Le docteur Chambay avouait ne s'être jamais trouvé en présence d'un tel cas. Jamais de tels symptômes ne s'étaient offert à ses yeux. Il était contraint de confesser son impuissance. Aucun des remèdes qu'il ordonnait ne produisait le moindre effet.

Il y avait là un fait inexplicable, inouï.

Et point de souffrances, une invincible faiblesse, une langueur défaillante qui n'était pas exemptes de douces rêveries et qui, si on eût pu croire à celui qu'opium procure à ses fanatiques en les énervant et en les plongeant dans la féerie des songes à rêves !

Mais la fin approchait fatale, évidente.

Jason Kerhoët en était épouvanté comme Suzanne qui adorait sa maîtresse, comme la marquise dont l'amour maternel, réveillé par les déceptions de sa vie, avait trouvé un refuge.

Mais les autres ignoraient la cause du mal et ne pouvaient percer ce mystère, lui, il avait des doutes et les enfermait dans son âme, ne sachant que répondre, n'osant accuser Madeleine, sa protégée, la fille de son maître, du seul qu'il soupçonnait, et déplorant les souffrances d'une jeune fille innocente qu'il aurait voulu sauver sans perdre celle dont il comprenait la haine.

Mais Madeleine lui avait dit que le dénouement était proche. Elle avait dit assez, demandé !

Il ne restait donc que quelques heures à attendre.

Jason s'éloignait pensif et gagnait sa chambre située à l'extrémité du corridor, près de celle de son maître.

En passant devant la porte de l'appartement de mademoiselle de Blangy, il s'arrêta.

On n'entendait aucun bruit.

Comme il prêtait l'oreille, des pas légers glissèrent sur le tapis du vestibule. La porte s'ouvrit.

La marquise sortit, blême, défaite, la tête baissée, penchée vers le parquet, vraie statue de la désolation, changée comme si quinze années avaient pesé sur elle en quelques jours.

A la fin de l'été, elle paraissait jeune encore ; quelques rides à peine sillonnaient son visage.

Maintenant, elle semblait courbée en deux, vieillie, grisonnante, s'abandonnant, frappée des coups redoublés qui la tuaient.

Elle passa sans même apercevoir Jason qui salua, rangé contre le mur, et rentra chez elle.

Presque aussitôt, une ombre courut à la petite porte du jardin donnant sur le quai d'Orsay, l'ouvrit sans bruit et, s'adressant à un jeune homme qui se promenait lentement sur le trottoir, dit :

—Est-ce vous, monsieur Philippe ?

—Oui.

—Entrez.

La porte se referma sur eux.

Pas une âme n'errait sur le quai désert.

VII

LE SECRET DE MORT.

La chambre de mademoiselle de Blangy était située sur le jardin de l'hôtel.

Deux grandes fenêtres y laissaient pénétrer au printemps la lumière, l'air et le parfum des fleurs.

Mais on était en hiver.

En jour, par les hautes croisées. Thérèse ne voyait que le ciel de mer qu'on perçoit en les poloques jaunies sur lesquelles les dernières feuilles sèches s'éparpillaient en nuitle petites taches rousses.

Dans le lointain, au delà des rives de la Seine, les fatales du jardin des Tuileries laissaient apercevoir dans un brouillard qui les rendait vaporeuses les pâles façades des maisons de la rue de Rivoli.

L'intérieur de la chambre compensait ce que l'extérieur pouvait avoir de mélancolique à cause de la saison.

L'hiver ou du moins la fin de l'automne avec ses tristesses et ses brumes en dehors.

Le printemps régnait en dedans.

Le grand lit capitonné de lampas bleu avec ses couvertures de même nuance, claire et gaie, s'avançait au milieu de la chambre en face de la cheminée dans laquelle un grand brasier brûlait nuit et jour, entre deux portes masquées par des tentures pareilles.

Les rideaux disposés en plis harmonieux tombaient du plafond, doublés de dentelles claires. L'auxer dominait dans ce nid de jeune fille blonde à laquelle tout concourait en apparence.

Les tapis, les sièges bas et moelleux, la pendule, un chef-d'œuvre du dernier siècle, les portraits de jeunes marquises, choisis parmi les plus charmantes du passé, tout était frais, coquet, doux et parfumé.

Et cependant, au milieu de ces délices, cette jeune fille agonisait ou plutôt elle semblait s'éteindre graduellement, sans secousses, comme une lampe dans la quelle l'huile manque.

Jolie toujours, ne laissant pas sortir une plainte de ses lèvres décolorées, elle gisait étendue sous des cascades de soie qui l'abritaient, les bras languissants et frêles enfoncés dans le duvet des couvertures.

Et ses yeux sans vigueur, d'un bleu éteint et maladif, se tenaient ouverts sur la porte située à la droite de son lit, dans l'anxiété de l'attente.

Un léger bruit se fit entendre auprès de cette porte et aussitôt un éclair de joie ranima ces traits charmants où la lassitude était empreinte.

Quand ce grâce à lui, elle était entrée dans cette maison, elle avait reçu ses confidences sans jamais expliquer comment elle s'y prêtait de ses révélations sans la mettre en tiers dans ses actes.

Et les malheurs se succédaient sans relâche autour d'elle !

Les plus sinistres aux yeux de Jason Kerhoët et de Chambly.

La rapidité avec laquelle l'état de mademoiselle de Blangy empirait depuis quelques jours était terrifiante.

Déjà faible et d'une santé vacillante, elle s'était plus que l'ombre d'elle-même. Il ne restait rien de l'éclat.

C'était sur elle que se reportait les sympathies des serviteurs de la famille.

Qui donc aurait en le courage de la haïr ?

Suzanne, l'amie du Breton, était atterrée par les progrès du mal, progrès inexplicables qui déroutaient la science elle-même et la plongeaient dans le plus profond étonnement.

Le docteur Chambay avouait ne s'être jamais trouvé en présence d'un tel cas. Jamais de tels symptômes ne s'étaient offert à ses yeux. Il était contraint de confesser son impuissance. Aucun des remèdes qu'il ordonnait ne produisait le moindre effet.

Il y avait là un fait inexplicable, inouï.

Et point de souffrances, une invincible faiblesse, une langueur défaillante qui n'était pas exemptes de douces rêveries et qui, si on eût pu croire à celui qu'opium procure à ses fanatiques en les énervant et en les plongeant dans la féerie des songes à rêves !

Mais la fin approchait fatale, évidente.

Jason Kerhoët en était épouvanté comme Suzanne qui adorait sa maîtresse, comme la marquise dont l'amour maternel, réveillé par les déceptions de sa vie, av